

**Sylvain Venayre, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Paris, Le Seuil, « L'univers historique », 2013.**

**Joëlle Dusseau**

« L'histoire est ainsi devenue pour nous une sorte de guerre civile en permanence » écrit en 1872 Fustel de Coulanges dans *De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans*. Il fait écho dans ce livre aux vieilles controverses entre historiens français sur le rôle respectif des Gaulois, des Romains ou des Francs et aux débats sur les bienfaits de « l'invasion franque », invasion qu'il rapproche d'une autre « invasion » – j'utilise à dessein le titre d'Erckmann-Chatrion – celle des Prussiens en 1870. L'heure n'est plus en effet à glorifier l'invasion de Germains. Il situe le début cette longue controverse en 1815 : « Notre école libérale, écrit-il, en haine de l'Empire qui venait de tomber, s'éprit d'un goût très vif pour l'Angleterre et l'Allemagne. »

Même si la date de référence est sujette à caution – et si le débat qu'il évoque est en réalité dépassé depuis longtemps en 1870 –, Fustel de Coulanges a l'intuition de rapprocher les conceptions de l'histoire – apparemment achroniques – des opinions des historiens marqués par des grands événements politiques de leur époque. C'est une démarche assez proche qui guide Sylvain Venayre dans *Les origines de la France* dont le sous-titre explicite l'objet : *Quand les historiens racontaient la nation*.

Le livre se présente en deux parties – la deuxième, longue, étant consacrée à un florilège assez remarquable de textes d'historiens regroupés selon les thématiques des différents chapitres de l'ouvrage.

L'auteur part des deux « systèmes » nés au XVIII<sup>e</sup> siècle : la théorie de Boulainvilliers pour qui la noblesse est d'origine franque et la roture d'origine gauloise, les premiers rois n'étant qu'un parmi les nobles, et la théorie de Dubos pour qui la légitimité de la monarchie provient de Rome alors que la noblesse n'apparaîtrait qu'au X<sup>e</sup> siècle.

Ces historiens, vite condamnés par leurs successeurs, ont pourtant été, comme devait l'écrire Montlosier en 1814, à la recherche d'un « fil d'Ariane », d'un « système général d'où découle toute l'histoire de France ». Même si l'essentiel du livre de Venayre est concentré sur le XIX<sup>e</sup> siècle, il montre à quel point les historiens de la première partie de ce siècle ont été hantés soit par la recherche des origines, soit par celle d'un moteur de l'histoire de France. Une hantise qui doit beaucoup à la Révolution française, vécue comme la fin et le début d'un monde, mais qui ne pouvait que plonger ses racines dans un lointain passé.

Au fil des chapitres, on découvre une démarche tantôt thématique – « La langue et la patrie », « Le sol et ses frontières » – tantôt chronologique – « L'école libérale et la généalogie de la famille nationale » ou « 1830, fin de l'histoire, début de l'histoire ».

Le panorama est complet et n'élude pas la virulence des débats – cette « guerre civile » entre historiens dont parle Fustel de Coulanges. Une large place est faite aux

Gaulois, et au concept élaboré par Amédée Thierry en 1828 dans *L'histoire des Gaulois*, pour qui ce peuplement de la France – capital – serait divisé en deux branches, les Galls brachycéphales et les Kymris dolichocéphales, les uns et les autres ayant des caractères physiques et moraux qui se seraient perpétués à travers les âges, un concept promis à une longue vie. Sylvain Venayre présente ainsi les thèses historiques contradictoires et successives sur les origines de la monarchie, du mythique Pharamond au chrétien Clovis, sur la question des races, sur la « fabrication » du Midi avec Gaston Paris pour qui la langue romane est un substrat commun qui ne se différencie qu'aux alentours de l'an Mil, ou la Bretagne bretonnante témoin rêvé d'un état primitif.

Nourrie par la célèbre phrase de Danton – « les limites de la France sont marquées par la nature » –, la question des frontières naturelles illustre le questionnement sur la relation entre histoire et espace, de Michelet à Théodore Lavallée et Vidal de La Blache, dont le *Tableau de la géographie de la France* débute *L'Histoire de France* de Lavis en 1903. On peut d'ailleurs se demander si le lien – profondément original – entre l'histoire et la géographie dans l'enseignement français ne trouve pas son origine dans ce questionnement qui traverse, bien que de façon mineure, le XIX<sup>e</sup> siècle.

On voit évoluer les conceptions de l'histoire au fil des recherches archéologiques – elles-mêmes souvent commanditées par le pouvoir central comme le fit pour l'archéologie romaine Napoléon III intéressé par un passé où l'Empire succédait à la République... Ces conceptions se nourrissent aussi des théories scientifiques en vogue – la linguistique avec les Indo-Européens, une découverte allemande reprise et développée en France en 1860, les sciences naturelles avec l'étude des caractéristiques physiques des groupes humains. Mais l'auteur montre que, pour l'ensemble des historiens, si l'histoire des origines est fondamentale, elle est forcément complexe, avec un mélange originel de peuples, comme en conviennent dès les années 1820 Guizot et Augustin Thierry – une idée jamais réellement remise en cause.

Le grand intérêt du livre est pourtant ailleurs. Il est de montrer l'influence des grands événements sur l'évolution des conceptions de ces « enfants du siècle ». Dieu n'étant plus l'explication de l'histoire – sauf pour une poignée d'historiens comme Maistre ou Bonald –, il s'agit de fouiller dans le passé pour expliquer le présent. La chronologie est bien entendu capitale. Les grands événements – la Révolution française, 1815, 1830, 1848, 1871 – scandent et nourrissent la recherche historique, enchantent et désenchantent les historiens. Une des évolutions les plus pertinentes, et les plus intéressantes, présentées par Sylvain Venayre est celle d'Augustin Thierry. L'homme qui s'écrie en 1818 « Nous n'avons pas d'histoire de France » s'affirme dès le début comme héritier du tiers état – « Nos pères étaient la nation. » L'assassinat du duc de Berry le fait pencher un moment pour la théorie des « deux races sans mélange » qui s'affrontent, irréconciliables, les Francs et les Gaulois, la noblesse et le Tiers. Mais il abandonne rapidement cette théorie et insiste sur la complexité du peuplement des origines, tant gaulois que barbare, et sur l'extrême variété dans l'enracinement géographique et linguistique. La révolution de 1830 arrivant – ce que Michelet devait appeler des décennies après « l'éclair de Juillet » – Augustin Thierry abandonne la théorie du mélange des races pour un ensemble unique, le tiers état, qui représente la nation. C'est le moment où il centre son travail sur le Moyen Âge, notamment la révolution communale du XII<sup>e</sup> siècle qui annonce pour lui et la Révolution française

et la révolution de Juillet. Or l'historien vieillissant, dont l'essai sur *Les origines et la formation du Tiers État* paraît en 1850, est frappé de plein fouet par 1848 : il voit l'ensemble unique de la nation se fracturer. Il y avait des races – théorie qu'il a abandonnée –, le voilà face à des classes sociales. Augustin Thierry finira par condamner la Révolution française, « divorce funeste entre la royauté et le Tiers État ».

Le livre de Sylvain Venayre est ainsi particulièrement riche quand il dépasse la présentation des différentes théories, y compris certaines demeurées très ponctuelles. On aurait aimé – mais il s'agissait sans doute d'une autre étude – connaître davantage l'impact de ces théories historiques. Cette approche n'est guère présente que pour la théorie racialisée, peu développée en France malgré les écrits – peu lus, il est vrai – d'un Gobineau ou d'un Vacher de Lapouge. Elle va à l'encontre de la thèse, largement partagée, des mélanges initiaux et successifs de population qui ont fait la France, et est par ailleurs mise à mal par la défaite de 1870 et les théories racistes allemandes.

Mais une question demeure. En quoi cette « guerre civile » qui oppose les historiens selon le mot de Fustel de Coulanges est-elle connue du grand public ? En quoi l'influence-t-elle ? Lesquelles de ces idées perdurent au-delà du siècle, dans les écrits, les pensées, ou – plus important encore, peut-être – dans les programmes scolaires ? Par ailleurs, si les grands systèmes explicatifs de l'histoire de France sont présentés de manière extrêmement précise, aucun écho n'est donné à l'histoire marxiste, alors que Marx et Engels sont obnubilés par l'histoire et, notamment Marx, par l'histoire de France lue à travers la lutte des classes.

Les textes qui composent la deuxième partie du livre, présentés en parallèle avec les chapitres de la première partie et précédés chaque fois d'une courte préface – ce qui les rend très lisibles – sont remarquablement choisis. Le dernier d'entre eux, extrait d'*Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch, est précisément une réflexion sur cette « hantise des origines », cette « idole de la tribu des historiens » qui a eu « son moment de faveur particulière ». C'est ce « moment de faveur particulière » que développe dans ce livre Sylvain Venayre, faisant preuve d'une belle capacité à dominer une masse d'ouvrages. Les dernières lignes du texte de Marc Bloch – qui est le dernier texte cité – se terminent par ces mots : « Jamais un phénomène historique ne s'explique pleinement en dehors de l'étude de son moment. » C'est l'objectif, atteint, de cet ouvrage.